

25 septembre 2016 – rev. 4

Une Eglise pour le monde de demain

En tant que corps du Christ, l'Eglise a vocation à se dilater à la dimension de l'humanité entière. Nous n'en connaissons pas les voies, mais nous ne pouvons pas nous borner à attendre que tout se passe sans nous : c'est à travers les hommes que le Christ agit.

Autrement dit, chacun de nous est amené à se demander *comment vivre* (ou plus modestement et plus exactement *chercher à vivre*) *en chrétien dans la société actuelle*.

Le principe de base est clair :

Je vous donne un commandement nouveau : aimez-vous les uns les autres. Comme je vous aime, vous, aimez-vous aussi les uns les autres (Jn 13, 34).

Pour nous éviter la tentation de traduire : *j'aime celui qui m'aime...*, Il met les points sur les i en termes concrets :

*J'étais affamé et vous m'avez donné à manger ;
j'étais assoiffé et vous m'avez donné à boire ;
étranger et vous m'avez accueilli ;
nu et vous m'avez vêtu ;
malade et vous m'avez visité ;
en prison et vous êtes venus à moi.* (Mt 25, 35sq)

...

*Pour autant que vous l'avez fait au plus petit de mes frères,
vous l'avez fait à moi-même.* (Mt 25, 40b)

A travers ses voyages à Lampedusa et à Lesbos, à travers *Evangelii Gaudium*, à travers *Laudato Si*, à travers son discours à Santa Cruz de la Sierra..., François essaie de nous aider à comprendre ce que signifie vivre en chrétien dans la conjoncture présente.

Il dit : *les choses ne marchent pas bien... ce système a imposé la logique du gain à n'importe quel prix sans penser à l'exclusion sociale ou à la destruction de la nature... Nous voulons un changement dans nos vies, dans nos quartiers, dans le terroir, dans notre réalité la plus proche ; également un changement qui touche le monde entier parce qu'aujourd'hui l'interdépendance planétaire requiert des réponses globales aux problèmes locaux...* Et il indique trois grandes tâches :

Mettre l'économie au service des peuples

Unir les peuples sur le chemin de la paix et de la justice

Et la troisième tâche, peut-être la plus importante que nous devons assumer aujourd'hui, est de défendre la Terre Mère¹.

Cependant, aimer comme Jésus aime, même avec les meilleures intentions, ne nous est pas facile.

Nous ne devons pas penser que seule compte la vie spirituelle de chacun et que nous n'avons pas à nous préoccuper des structures collectives :

Il faut aussi prendre ses distances par rapport à l'opinion qui dit que les réformes de structures sont une perte de temps et que seule compte la vie spirituelle. Comment ne pas voir en effet que des chrétiens qui restent seulement enseignés et gouvernés dans une structure ainsi conçue ne pourront jamais être de bons témoins de la vie chrétienne dans les différentes nouvelles cultures où ils vivent ?²

Dans son discours à Santa Cruz de la Sierra, le pape dit aussi :

L'Église ne peut ni ne doit être étrangère à ce processus dans l'annonce de l'Évangile.

C'est l'Eglise en sortie dont parle Evangelii Gaudium (20-24).

Vie spirituelle et présence au monde

Le spirituel et notre présence active dans les institutions ecclésiales et la société sont donc intimement liés : l'évangélisation des milieux de vie par le témoignage et par l'action, y compris sociale et politique, permet de concrétiser un vivre-ensemble fraternel avec tous les hommes et de favoriser l'émergence de l'esprit évangélique de pauvreté dans le monde.

Essayer de vivre en chrétien dans la société actuelle suppose avant tout de ne pas rester seul. Autrement dit, pour vivre en chrétien dans le monde actuel, chacun doit pouvoir participer à une communauté, à un groupe où des chrétiens se retrouvent explicitement et régulièrement pour confronter collectivement leurs vies et leurs engagements à la Parole du Seigneur. La mise en œuvre d'une telle façon de vivre doit se concrétiser dès le niveau local, en se préoccupant des problèmes posés par l'urbanisation, la solidarité, les modes de production, en travaillant en commun avec les non-chrétiens et les incroyants qui partagent les mêmes objectifs humanistes. Et inventer ainsi un autre style de vie.

Insuffisances de la structure paroissiale

La structure de base de l'institution ecclésiale - la paroisse - constitue de plus en plus rarement une communauté, sauf peut-être pour les familiers du curé.

Les raisons en sont multiples.

D'abord, les paroisses sont rarement un lieu de confrontation entre vie et parole du Seigneur, elles se sont spécialisées dans le cultuel et encore dans un cultuel souvent boiteux. Le culte doit reposer sur les deux piliers de la Parole et de l'Eucharistie (faire mémoire de son incarnation jusqu'à son retour). Les paroisses négligent actuellement souvent la première : les clercs se sont trop souvent habitués à bercer les fidèles en ne s'affrontant pas aux réalités concrètes de la vie ; leurs prédications ne tiennent pas toujours compte du développement du travail théologique et exégétique. Ce déséquilibre favorise une course à une quasi-idolâtrie de l'Eucharistie. Dans certains cas, celle-ci n'est alors guère plus qu'un symbole identitaire pour des groupuscules en voie de dérive quasi-sectaire. Pourtant, dès 1938, H. de Lubac soulignait : *L'Eucharistie est par excellence le sacrement de l'unité³.*

¹ Discours du Saint Père, Santa Cruz de la Sierra, Jeudi 9 juillet 2015 (*passim*).

² Legrand H., *Vatican II et aujourd'hui ? Un premier bilan*, 2015, 9

³ Lubac H. de, *Catholicisme*, Paris, Cerf, 2003, 63

et *La véritable piété eucharistique n'est donc pas un individualisme dévot ... Comme d'un immense geste enveloppant, elle recueille en son intention profonde l'univers entier*⁴.

Par ailleurs, alors qu'on devrait célébrer là où il y a une cellule vivante du peuple chrétien, le tissu paroissial s'est rétracté aux dimensions de plus en plus étriquées du clergé. On ne célèbre pas là où il y a peuple mais là où il y a clerc. Dans les grandes villes, ce mouvement passe peut-être inaperçu ; dans les régions rurales ou rurbaines, ses conséquences sont effrayantes, sans que l'institution semble s'en préoccuper. On s'est dit : ils prennent leur voiture pour aller au supermarché, ils n'auront qu'à faire de même pour assister à l'office, traduisant par là une conception de la paroisse comme station-service sacramentelle, pas comme lien de vie chrétienne.

On s'aperçoit que les clercs ignorent souvent l'importance de l'hémorragie, qu'ils connaissent mal ou méconnaissent ceux qui se sont éloignés ou qui se situent aux marges ou en dehors de l'institution. Cet abandon est d'autant plus grave que le peuple chrétien se trouve placé dans une conjoncture de société où être chrétien ne va plus de soi. Il serait fondamental de l'aider à inventer de nouvelles formes d'être chrétien au lieu de s'arc-bouter sur la seule sauvegarde d'une organisation cléricale.

Enfin la paroisse repose sur une conception vicinale de la sociabilité basée sur la proximité géographique. Or nous vivons largement des sociabilités en réseaux déspatialisés. Mais l'institution ne s'est pas beaucoup préoccupée de développer des instances moins locales que les paroisses⁵, comme le montre le quasi-abandon des structures d'Action Catholique Spécialisée (A.C.S.). Ce *maillage territorial à bout de souffle* mobilise une partie disproportionnée des faibles moyens qui restent à l'institution ; elle tend aussi à absorber dans le fonctionnement de la vie paroissiale une part de plus en plus importante des bonnes volontés laïques, ainsi détournées de leur engagement dans la société et maintenues dans une ancillarité infantilissante.

Pour toutes ces raisons, les paroisses ne retiennent souvent que des fidèles qui y cherchent une identité, voire une forteresse contre les évolutions du monde actuel. Ils ne sont fidèles que tant que l'institution les conforte dans leurs prérequis, comme on le voit au peu d'enthousiasme qui a quelquefois accueilli *Evangelii Gaudium*, *Laudato Si*, ou encore l'invitation à accueillir les réfugiés. Et c'est parmi cette mince couche identitaire que se recrutent les rares jeunes prêtres, ce qui peut contribuer encore à faire fuir loin des paroisses tous ceux qui ne se retrouvent pas dans cette vision étriquée de l'Eglise.

Mise en œuvre de Vatican II

Puisque l'*Eglise en sortie* correspond à ce qui constituait la ligne de force de Vatican II, une bonne manière de situer où doivent porter les efforts consiste à partir d'un bilan de la mise en œuvre de l'*aggiornamento* voulu par le concile. H. Legrand (op.cit.) distingue ainsi parmi les enseignements conciliaires ceux qui ont porté du fruit (la liberté religieuse, le dialogue interreligieux, les relations avec le judaïsme, justice et paix, la liturgie), ceux qui peinent à en porter (l'œcuménisme) et ceux qui sont restés en panne (le peuple de Dieu et l'apostolat des laïcs, les prêtres, la vie religieuse, la collégialité épiscopale..., autrement dit *Lumen Gentium*). En particulier, le sacerdoce commun des fidèles n'a pu s'épanouir et est demeuré dépendant du sacerdoce hiérarchique. Pourtant *Lumen Gentium* avait précisé : *Le sacerdoce commun des fidèles et le sacerdoce ministériel ou hiérarchique, s'ils diffèrent essentiellement et non pas seulement en degré, sont cependant ordonnés l'un à l'autre puisque l'un comme l'autre participe à sa façon de l'unique sacerdoce du Christ.* (L.G. II, 10)

⁴ Id, 81

⁵ Pour des ex. récents (et parmi beaucoup d'autres) de réflexion sur la manière d'échapper à ce travers : Join-Lambert A., Vers une Eglise « liquide », *Etudes*, 2015, février ; Gagey H.J., *Les ressources de la foi*, Paris, Salvator, 2015.

Pour comprendre ces blocages, il faut tenir compte de la double hémorragie qui a frappé clercs et laïcs. En ce qui concerne ceux-là, la faiblesse du décret conciliaire sur les prêtres a déclenché une vague de départ parmi ceux pour qui le statut des clercs dans l'Eglise latine aurait dû évoluer et se diversifier. En faisant un point de droit divin d'une simple question disciplinaire, on a non seulement coupé brutalement les ponts, mais encore tordu l'ecclésiologie. On y a vu aussi à l'œuvre cette faiblesse fréquente de l'Eglise romaine quand elle tend à attacher plus d'importance concrète au droit canonique qu'à la Bible. Quant aux laïcs, c'est *Humanae Vitae* qui a constitué une sorte de point de départ : en soustrayant la matière à la juridiction conciliaire, en ne tenant aucun compte des avertissements qui s'étaient pourtant multipliés avant sa promulgation, la cour romaine a donné le signal d'un éloignement silencieux mais continu et massif. Au lieu de vouloir dicter leur sexualité aux laïcs, le magistère aurait été bien inspiré de surveiller davantage celle des clercs : rien n'a ruiné davantage son autorité morale que l'accusation de s'être longtemps plus intéressé au clerc coupable qu'à l'enfant victime.

Cette double hémorragie n'a évidemment en rien touché ceux qui, parmi les clercs et les laïcs, refusaient l'*aggiornamento* conciliaire ; elle a, au contraire, renforcé leur poids et fait basculer le rapport de forces au sein de l'Eglise romaine. C'est ainsi que le rétablissement d'un *régime d'autorité* l'a paradoxalement emporté aux lendemains du concile sur un *régime de témoignage*⁶. Il ne faut pas s'étonner que ce soit la mise en œuvre de *Lumen Gentium* qui en ait fait les frais.

Mais cette réaffirmation d'une verticale monarchique (le pape ne répond qu'à Dieu, l'évêque ne répond qu'à Rome, le curé ne répond qu'à l'évêque⁷) est intervenue à un moment où l'institution n'a plus les moyens de son modèle clérical qui suppose des clercs nombreux et des fidèles dociles. Elle a entraîné un repliement, l'inverse de *l'Eglise en sortie* que prêche *Evangelii Gaudium* dans la foulée de Vatican II.

Avenir des communautés dans l'Eglise

Il existe pourtant de multiples formes de groupes, parties intégrantes de l'Eglise, qui constituent plus ou moins complètement des communautés. Souvent, elles permettent le développement d'un très solide lien d'amitié et de solidarité entre leurs membres et une assez grande familiarité du partage collectif de l'Ecriture, deux prérequis nécessaires pour parvenir à confronter collectivement nos vies à la Parole du Seigneur. Toutes cependant ne correspondent pas – et ne peuvent pas correspondre – à un engagement commun, de sorte que la confrontation entre vies et parole du Seigneur y est diversement approfondie.

Le culte – dans ses deux dimensions de partage de la Parole et de célébration de l'incarnation – devrait être célébré là où il y a communauté chrétienne et non pas seulement là où il y a encore des clercs.

Mais il faut aussi permettre la communion de ces petites communautés à la grande Eglise. Certaines – par exemple une équipe de mouvement – sont insérées dans des structures qui sont censées y pourvoir. Pour d'autres, au contraire, le problème reste entier. Le maillage territorial actuel ne peut y suffire. Il suppose des clercs nombreux, ils sont de plus en plus rares ; il épuise inconsidérément les énergies laïques ; il se rétracte de plus en plus, abandonnant des pans entiers de la société notamment en milieu rural et urbain, surtout il s'adapte mal au passage d'une sociabilité reposant sur le voisinage et la proximité géographique à une sociabilité en réseaux de moins en moins spatialisés. Les relations entre

⁶ Comme le montre Jacques Lagroye dans son dernier ouvrage peu avant sa mort (Lagroye J., *La vérité dans l'Eglise catholique. Contestations et restauration d'un régime d'autorité*, Paris, Belin, 2006)

⁷ Legrand, op. cit.

les mouvements et communautés avec la paroisse territoriale structurée doivent donc être revues avec soin pour redonner souffle à l'Eglise.

Dans ce même but la place des femmes dans l'Eglise doit être affirmée avec force, en particulier leur participation aux responsabilités et aux prises de décision. Se borner à remarquer que les apôtres étaient tous des hommes est d'un littéralisme extrême : on voit mal qu'il aurait pu en aller différemment dans la société du temps de Jésus ; il serait plus judicieux – parce que là l'argument est contre-intuitif – d'être attentif à la place inusitée des femmes dans le groupe de disciples qui l'ont accompagné dans sa pérégrination, plus encore au choix d'une (ou de) femme(s) comme premier témoin de la résurrection.

Une espérance toujours présente

Se lamenter sur ces évolutions, notamment sur la raréfaction des clercs, dénoncer la déchristianisation de nos sociétés, voire leur paganisation, tout cela ne servirait de rien. Une telle posture témoignerait mal de notre assurance que le Christ bâtit progressivement son Eglise aux dimensions de l'humanité entière, même si ses voies nous échappent souvent et nous déroutent encore plus fréquemment.

A chaque époque, les chrétiens doivent chercher à déchiffrer les *signes du temps*⁸, comme il est écrit :

*Quand vous voyez un nuage se lever sur le couchant,
aussitôt vous dites : un nuage vient, et il en est ainsi.*

*Quand souffle le vent du midi, vous dites
la chaleur vient, et c'est ainsi.*

Hypocrites, vous savez discerner les faces de la terre et du ciel.

Mais ce temps-ci, comment ne le discerne-t-on pas ? (Lc 12, 55sq)

C'est ainsi qu'ils pourront trouver comment tirer parti même des difficultés les plus grandes pour participer à l'œuvre de l'Esprit, pour être porteurs d'espoir dans le monde actuel, pour relever des défis parmi lesquels on peut citer notamment

- La reprise de l'œcuménisme,
- L'accueil des migrants, en particulier des réfugiés fuyant guerres et persécutions,
- Le dialogue avec l'islam à un moment où des attentats terroristes tentent de faire croire que tous les musulmans sont dangereux,
- La lutte contre le chômage, la pauvreté et les inégalités que la mondialisation entraîne autour de nous,
- L'adoption rapide d'un modèle de développement durable qui permette à notre planète de rester habitable pour l'homme.

⁸ Rahner K. & al., *L'Eglise dans le monde de ce temps*, Paris, Mame, 1967.